



Daniel Cohen éditeur  
www.editionsorizons.fr

### *Universités*

Collection dirigée par Peter Schnyder  
www.orizons-universites.com

Conseillers scientifiques : Jacqueline Bel – Université du Littoral – Côte d'Opale – Boulogne-sur-Mer • Peter André Bloch – Université de Haute-Alsace – Mulhouse • Jean Bollack (†) – Paris • Jad Hatem – Université Saint-Joseph – Beyrouth • Éric Marty – Université Paris 7 • Jean-Pierre Thomas – Université York – Toronto – Ontario • Erika Tunner – Université Paris 12.

La collection « Universités » poursuit les buts suivants : *favoriser* la recherche universitaire et académique de qualité ; *valoriser* cette recherche par la publication régulière d'ouvrages ; *permettre* à des spécialistes, qu'ils soient chercheurs reconnus ou jeunes docteurs, de développer leurs points de vue ; *mettre* à portée de main du public intéressé de grandes synthèses sur des thématiques littéraires générales.

Elle cherche à *accroître* l'échange des idées dans le domaine de la critique littéraire ; *promouvoir* la connaissance des écrivains anciens et modernes ; *familiariser* le public avec des auteurs peu ou pas encore connus.

La finalité de sa démarche est de contribuer à *dynamiser* la réflexion sur les littératures européennes et ainsi *témoigner* de la vitalité du domaine littéraire et de la transmission des savoirs.

### Copyright des extraits cités

Franz Kafka, *Œuvres complètes*, dans les traductions de Claude David, Marthe Robert et Alexandre Vialatte, Paris, dans « Bibliothèque de La Pléiade », © Éditions Gallimard, Paris, 1976, 1980, 1984, 1989.

Pour les citations du *Journal* de Kafka, reproduites également dans les tomes II et III du volume susnommé : Franz Kafka, *Journal*, dans la traduction de Marthe Robert, © Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1973.

Franz Kafka

L'Angoisse de la station verticale



Nicolas Cazelles

Franz Kafka  
L'Angoisse de la station verticale

suivi de  
Le Drapeau de Robinson

**Orizons**  
2013

Partie I  
L'Angoisse de la station verticale  
Essai

En mémoire de Celle  
à qui Kafka lui-même  
ne put me faire renoncer.

En revanche, je veux interpréter ton rêve. Si tu ne t'étais pas couchée par terre parmi les animaux, tu n'aurais pas pu voir le ciel et ses étoiles, et tu n'aurais pas été délivrée. Peut-être n'aurais-tu même pas survécu à l'Angoisse de la station verticale. Il n'en va pas autrement pour moi ; c'est un rêve commun, que tu as fait pour nous deux.

Lettre à Felice Bauer, 3 mars 1915<sup>1</sup>

Pourquoi faut-il d'ailleurs que je sois un être humain avec tous les tourments attachés à cette condition, qui est la moins claire de toutes, et comporte tant d'effroyables responsabilités ?

Lettre à Milena Jesenska, 15 juillet 1920<sup>2</sup>

1. KA B III, 122.
2. BM, 117.





## Préambule

Lundi 22 juillet 1912. Nous sommes à Jungborn, un village situé dans le massif du Harz, en Allemagne centrale. Franz Kafka, vingt-neuf ans, séjourne depuis deux semaines au sanatorium naturiste Rudolf Just. Il y est seul : l'écrivain Max Brod, son meilleur ami, a regagné Prague le 7 juillet. Pour la septième fois depuis leur séparation, il prend sa plume et lui écrit : « Mon très cher Max, jouerions-nous une fois de plus au jeu des enfants malheureux<sup>3</sup> ?... » Il lui confie ses doutes sur ses talents littéraires propres, il évoque les projets de Max, il lui parle de leurs amis communs, du bien-être qui est le sien dans cet établissement pas comme les autres, et pour finir il lui annonce son proche départ :

Je pars samedi après-midi [...] je passerai la journée de dimanche à Dresde et serai le soir à Prague. Ce n'est que par une faiblesse visible de loin que je ne passerai pas par Weimar. J'ai reçu une petite lettre d'elle, avec les amitiés de sa mère rédigées de sa propre main, et trois photographies. Elle prend une pose différente sur chacune des trois, qui sont incomparablement plus nettes que les précédentes, et comme elle est belle ! Et moi, je pars pour Dresde, comme si cela devait être, et je vais visiter le jardin zoologique, où je suis à ma place<sup>4</sup> !

« Elle », c'était une certaine Grete Kirschner. Elle avait seize ans. Elle était la fille du gardien de la maison de Goethe à Weimar, et durant tout le séjour des deux amis dans la ville-musée, elle avait agüiché Kafka, elle s'était amusée de lui, elle avait négligemment rejeté ses avances sans imaginer un seul instant qu'il pût en souffrir. Et voilà qu'elle lui écrivait, que sa mère elle-même cautionnait sa démarche, qu'elle lui envoyait de jolies photos ! Kafka pouvait-il à son tour rejeter des avances si prometteuses, lui qui s'était abandonné si passionnément, si naïvement, à son

3. K A B I, 162.

4. K A B I, 164.

penchant pour elle ? Non seulement, à l'en croire, il le pouvait, mais il le devait : sa place à lui n'était pas à Weimar auprès de cette jeune beauté si désirable qui semblait maintenant s'offrir à lui. Non, sa place à lui était au zoo, auprès des animaux !

Simple boutade ? Pirouette, ou pointe en fin de lettre pour amuser l'ami ? Autodérision d'un moment ? Autodérision sans fondement, sans conséquence ? Ou bien, à l'inverse, peut-on légitimement voir dans sa décision et son propos la marque d'un malaise, d'un mal-être, voire, en allant jusqu'au bout de cette interrogation, d'une extrême difficulté à s'intégrer à notre monde, le monde des hommes ? Plus précisément encore : n'y a-t-il pas chez Kafka, dans l'individu comme dans l'œuvre qu'il produisit, une propension marquée, et par là révélatrice et essentielle, à considérer notre humanité — ou son humanité ? — non pas comme une donnée, comme une évidence, mais comme l'aboutissement hypothétique et problématique d'un processus, d'une transformation, d'une métamorphose ?

Le monde de Kafka grouille de bêtes : ses fictions, son journal intime, sa correspondance en sont remplis. Qu'elles cohabitent avec les hommes en tant que telles, qu'elles soient elles-mêmes les personnages de ses « histoires d'animaux », comme il les appelait, qu'elles lui servent d'éléments de comparaison pour peindre des individus ou pour se peindre lui-même, qu'elles soient réelles, légendaires ou inédites, hybrides ou pures, stables ou mutantes, qu'elles s'humanisent ou qu'à l'inverse elles procèdent de l'humain, elles hantèrent la psyché de l'écrivain depuis ses premiers écrits jusqu'à ses derniers.

En avril 1924, deux mois avant de succomber à une tuberculose du larynx, Kafka, mettant un point final à sa dernière fiction, *Joséphine la cantatrice*, confie à son ami Klopstock, le jeune médecin qui l'accompagna jusqu'à sa mort : « Je crois que j'ai commencé au bon moment l'étude du sifflement animal<sup>5</sup> ». Il s'éteignit dans d'atroces souffrances qui lui interdisaient l'usage de la parole. Quant à Joséphine, écrit-il, « délivrée des tourments de ce monde qui sont pourtant, à l'en croire, réservés aux élus, elle ira se perdre joyeusement dans la foule innombrable des héros de notre peuple, et bientôt, comme nous ne cultivons pas l'histoire, elle connaîtra un surcroît de délivrance en se faisant oublier comme tous ses frères<sup>6</sup> ». La souris Joséphine, le fondé de pouvoir Joseph K., l'arpenteur K., l'écrivain Franz Kafka... Guidés par la souris et son destin, suivons

5. KA DL AB, 462.

6. KA DL, 377.

Kafka dans sa retraite. Accompagnons-le dans son jardin secret, dans son propre jardin zoologique : la visite réserve bien des surprises ! Mais passons d'abord en revue les grandes étapes de sa vie et de sa création : il sera plus facile ensuite de s'orienter dans l'étrange et foisonnante faune à laquelle il donna vie.

## Jalons et perspectives

La vie de Franz Kafka, l'histoire de son passage sur cette terre, se confond, chez lui plus que chez tout autre poète, avec celle de son œuvre. Car cet homme n'était qu'écriture, que littérature, comme il l'a dit si souvent lui-même. « Dieu ne veut pas que j'écrive, mais moi, moi je le dois<sup>7</sup> », confiait-il à l'âge de vingt ans à son ami d'alors Oskar Pollak. Et deux décennies plus tard, un an avant sa mort, il déclarait à Klopstock : « J'ai commencé [...] à écrire, et cette activité est en quelque sorte pour moi [...] ce que ses chimères sont au fou, ou sa grossesse à la femme<sup>8</sup> ». Voilà pourquoi, si l'on veut jalonner cette existence de la façon la plus efficace possible, il faut tenter de distinguer les étapes successives dans lesquelles s'inscrit son œuvre.

Mais cette œuvre, comment la définir, la circonscrire ? Avec Kafka, la question s'impose avec une force toute particulière. Projetons-nous un instant près d'un siècle en arrière, au sanatorium de Kierling, où il vécut son agonie, et imaginons que nous puissions lui poser la question suivante : « Franz Kafka, dites-nous aujourd'hui, au terme de votre vie, ce que nous pouvons et devons considérer comme votre œuvre littéraire. Désignez-nous les textes que vous accepteriez aujourd'hui de signer de votre nom et de livrer ainsi à la postérité ». La réponse à cette question, Kafka l'avait donnée dès l'automne 1922 dans un billet destiné à Brod : « De tout ce que j'ai écrit, seuls sont valables les livres *Le Verdict*, *Le Soutier*, *La Métamorphose*, *La Colonie pénitentiaire*, *Un médecin de campagne*, ainsi que le récit *Un artiste de la faim*<sup>9</sup> ». Voilà donc, si l'on rajoute à cette liste les récits *Premier chagrin*, *Une petite femme*, et *Joséphine la cantatrice*, dont Kafka corrigeait encore les épreuves à Kierling, voilà « l'œuvre » signée « Kafka ». Et encore ! Car il ajoute :

7. KA B I, 30.

8. B, 431.

9. MBFK II, 421.

Quand je dis que ces 5 livres et le récit sont valables, je ne veux pas dire pour autant que je souhaite les voir réimprimés et transmis à la postérité, au contraire, s'ils devaient être perdus à jamais, cela répondrait à mon souhait le plus cher. Simplement, maintenant qu'ils sont là, je n'empêche quiconque de les garder, s'il en a envie<sup>10</sup>.

Il y aurait une deuxième façon non moins rigoureuse de délimiter l'œuvre de Kafka : celle qui consisterait à proposer la liste de tous les textes parus de son vivant. Une telle approche donnerait à l'éditeur et au lecteur, par-delà les jugements de valeur tout personnels de son auteur, la place qui leur revient de droit dans le processus de production et de consommation de toute œuvre de l'esprit. On obtiendrait alors un ensemble de quelque quatre cents pages, comprenant, outre les cinq livres et le récit retenus par Kafka : deux récits de jeunesse extraits de l'ensemble *Description d'un combat*, un « reportage » de 1909, *Les Aéroplanes à Brescia*, un récit de voyage rédigé avec Brod, *Le Premier grand voyage en chemin de fer*, un recueil de courtes proses, *Regard*, enfin un tout petit texte autobiographique, *Vacarme*.

Une telle comptabilité peut surprendre. Elle est pourtant essentielle dans le cas de Kafka et, plus généralement, dans le cadre de l'histoire et de la critique littéraires. « Sans Brod », écrit en effet en 1993 l'écrivain tchèque Milan Kundera dans *Les Testaments trahis*, « aujourd'hui nous ne connaîtrions même pas le nom de Kafka ». Autrement dit, à l'en croire, « l'œuvre » de Kafka telle que définie plus haut dans nos deux approches successives ne serait même pas advenue en tant que telle, et son auteur, telle l'héroïne de *Joséphine la cantatrice*, serait à l'heure qu'il est totalement « oublié ». On peut souscrire ou non à une telle opinion. On peut se demander si *Le Verdict*, *La Métamorphose*, ou *À la colonie pénitentiaire*, pour prendre ses récits « valables » les plus marquants, auraient ou non trouvé durablement leur place dans le champ de la littérature universelle. On peut s'indigner de l'attitude de Brod, qui transgressa la demande expresse de son ami de détruire par le feu tout le reste de ce qu'il avait écrit, « les textes imprimés dans les revues, les manuscrits, les lettres [...] les cahiers...<sup>11</sup> ». On peut réfléchir, à la lumière de ce cas exceptionnel, à ce qu'il convient d'entendre par « littérature », par « œuvre », par « chef-d'œuvre ». On peut se demander, par exemple, combien de grandes œuvres n'ont jamais vu, ou ne verront jamais le jour, combien de « chefs-d'œuvre » d'au-

10. *Ibidem*.

11. MBFK II, 422.

jourd'hui sombreront dans l'oubli dans quelques décennies, ou quelques années. On peut se pencher sur la misère de la critique, la misère de l'artiste, elle, n'étant plus à démontrer. On peut aussi, pour en revenir à Kafka, soutenir avec certains qu'il savait pertinemment, en confiant un tel « testament » à son ami, que celui-ci agirait comme il l'a fait.

Néanmoins, au-delà de toutes ces songeries, toutes ces conjectures, toutes ces interrogations, ou toutes ces certitudes intimes, le fait est là : dès le 17 juillet 1924, soit un mois et demi après la mort de son ami, Max Brod dévoilait par voie de presse le volume considérable des écrits de Kafka, et déclarait son intention de les publier dans leur totalité. C'est cette masse « d'écrits » qu'à notre tour nous allons considérer comme « l'œuvre » de Kafka.

Prenons comme point de départ la fameuse *Lettre au père*, qui fit à juste titre couler tant d'encre. Kafka en parle pour la première fois en ces termes dans une lettre à sa sœur cadette Ottilia datée de novembre 1919 : si son ami Oskar Baum venait le rejoindre dans son lieu de villégiature, « je ne pourrais pas achever la lettre à père que je viens à peine de commencer<sup>12</sup> », lui dit-il. Mais, se reprenant aussitôt comme il en est si coutumier, il rectifie : « Mais toutes ces conjectures peuvent aussi bien s'écrouler [...], ma lettre à père sera peut-être achevée malgré cela, ou bien, ce qui est probable, restera non écrite même s'il ne vient pas<sup>13</sup> ». Il n'y a dans ces propos rien que de très banal, apparemment. Mais il en va tout autrement lorsque l'on connaît Kafka d'une part, et de l'autre, le fabuleux destin de cette lettre pour laquelle il paraît afficher une superbe désinvolture.

Cette « lettre à père », cette « *Brief an den Vater* » en allemand, que l'on pourrait presque aussi justement nommer, dans ce contexte épistolaire et familial, « lettre à papa », est devenue un monument. Un monument littéraire quand on le rapporte à Kafka, mais encore, bien au-delà, un monument universel sur la relation fils-père. Car c'est bien l'édification de l'un et de l'autre que nous donne à voir la transformation de cette « lettre à papa » en « *la Lettre au père* » !

Quant à Kafka, à l'homme, savourons toute la vraie richesse de ses propos faussement futiles. Cette lettre à son père, en réalité, il y tenait comme à la prunelle de ses yeux. Ce fut son premier écrit après d'interminables mois de silence, et il en rédigea les quarante-cinq pages dactylographiées en dix jours ! Avec cette lettre, qu'il lut à sa mère et à Ottilia,

12. BO, 74.

13. *Ibidem*.

mais n'envoya jamais à son destinataire, il était dans la même urgence que le soir où il entreprit *Le Verdict*. C'est que, dans un cas comme dans l'autre, son désir de s'émanciper par les femmes, Felice Bauer en 1912 et Julie Wohryzek en 1919, se brisait sur le refus redouté ou réel de son père. Et les propos qui suivent, tenus en juin 1920 à Milena Jesenska, ne font que confirmer et préciser le drame qui s'y joue :

Ce que je crains [...] c'est seulement cette conjuration intérieure contre moi, que tu comprendras mieux en lisant ma lettre à mon père [...] et qui se fonde en gros sur le fait que moi, moi qui ne suis même pas encore le pion d'un pion dans le grand jeu d'échecs [...] je prétends maintenant [...] occuper la place de la reine [...] et peut-être ensuite occuper dans la foulée celle du roi lui-même<sup>14</sup>

La troisième bonne raison de se pencher de si près sur cette lettre, c'est qu'au-delà de cette urgence qui l'apparente déjà à une œuvre de premier plan comme *Le Verdict*, elle offre une dimension littéraire évidente. Si Kafka, dans son premier mouvement, le plus authentique, fait savoir à sa sœur qu'il a besoin de calme, c'est sans aucun doute qu'il a déjà bâti dans sa tête ce texte qu'il qualifie pour Milena de « lettre d'avocat » : « [...] et comprends en la lisant toutes les ficelles d'avocat qui s'y trouvent, car c'est une lettre d'avocat<sup>15</sup> ».

Cette *Lettre au père* n'est pas stricto sensu une œuvre littéraire. Et pourtant ! Née sous la plume de Kafka, dans le silence de sa chambre, dans le désert de sa vie ou ce qu'il considère comme tel, elle manifeste une rhétorique, sinon une esthétique, elle développe un contenu riche, fort, intime, vital, enfin elle constitue pour le lecteur comme pour l'éditeur d'aujourd'hui une pièce à part entière de l'œuvre de Kafka. C'est à ces titres divers que nous l'y inscrirons à notre tour, et nous ferons de même pour la quasi-totalité des écrits de Kafka. Son journal, ses lettres à Felice et à Milena, ses innombrables esquisses et fragments, tout autant que ses quelques œuvres reconnues ou publiées, furent tous conçus à ce même bureau dont Kafka parle en ces termes à Brod en 1922 : « [...] l'existence de l'écrivain dépend vraiment de son bureau ; en fait, s'il veut échapper à la folie, il ne doit jamais s'éloigner de son bureau, il lui faut s'y accrocher avec les dents<sup>16</sup> ».

14. BM, 75.

15. BM, 85.

16. B, 386.